

Parlons projets.....

On m'a demandé de présenter un projet intéressant que nous avons réalisé avec les personnes en situation d'itinérance à Trois-Rivières. Par exemple, un de ceux que nous avons réalisés sur le logement social. J'ai refusé, spontanément. Pas parce que les projets que nous avons réalisés ne sont pas intéressants ou que le logement social ne me semble pas une préoccupation importante. Non. J'ai spontanément refusé, parce que parler de projets ne mène nulle part. Ce n'est trop souvent qu'une autre façon de parler des programmes qui encadrent tous ces projets et les enferment discrètement dans leurs contradictions. Et c'est précisément eux, ces programmes, dans l'approche cloisonnée du développement social qu'ils induisent, qui font problèmes. La chose est curieuse, mais bien réel. Je ne parlerai donc pas de mon beau projet de logements sociaux pour les « itinérants » qui a bien réussi et dont je suis très fier. De quoi vais-je donc parler ?

Parlons donc du monde, de ceux et de celles que j'ai appris à connaître et à partager un peu de leur vie depuis une quinzaine d'années maintenant : les personnes en situation de rupture sociale. Je n'utilise plus le terme « itinérants » pour les qualifier. Pas parce que le mot est laid ou péjoratif ou stigmatisant, mais parce que sa signification est trop étroite pour exprimer la diversité et la complexité de la réalité qu'il désigne. C'est peut-être une des prises de conscience les plus intéressantes que j'ai faite au cours de ces années : il n'existe pas un groupe d'individus que l'on puisse désigner par ce mot ou n'importe quel autre, d'ailleurs. Ici ce n'est pas le mot le problème. C'est le groupe. Plus précisément, notre façon de penser la pratique en fonction d'un groupe, un groupe cible, évidemment. Et nous revoici à la jonction des programmes. Tous les chemins mènent aux programmes. Question de survie...des organismes et des ministères. Revenons donc au monde. C'est-à-dire au sens, s'il en est, des organismes, des ministères et des programmes, aussi. Comment penser la pratique, le développement social précisément, avec et pour des individus qui n'ont en commun que trois choses : le vide que laisse une histoire personnelle sans issue, sans avenir, la vulnérabilité que confère la contrainte du besoin et l'impuissance à changer quoi que ce soit de cette situation par soi-même. On peut faire un projet de travail de rue, d'hébergement d'urgence, de logement, d'accompagnement dans la communauté, etc. Et ces projets peuvent tous réussir, malgré l'étroitesse des programmes clientèles. Non pas une étroitesse d'esprit, une étroitesse de...clientèle. C'est un peu borné comme l'étroitesse d'esprit, sauf que c'est une borne bureaucratique, c'est-à-dire réglementaire. C'est plus abstrait, plus général et tout aussi rigide qu'un esprit borné. Voilà le mot, c'est trop rigide pour accueillir aisément la diversité et la complexité d'une problématique du lien social totalement indifférente aux frontières catégorielles qui séparent les différents programmes. Il faut donc ouvrir grande la porte, sortir des projets et des programmes pour penser autrement, peut-être pour penser tout court, pour finalement agir mieux, pour surtout agir d'une manière sensée et respectueuse de la dignité des personnes avec qui l'on prétend marcher vers un avenir, non pas meilleur, mais simplement possible. Je n'en dirai pas plus là-dessus. Je sens la limite de mes sept cents mots approchées rapidement.

La problématique du lien social qui hante le développement social requière une reconfiguration profonde de l'architecture de la solidarité sociale. Et cette architecture, en quelques mots, doit se déployer de l'urgence aux solutions plus durables et prévoir des passerelles conduisant de l'une à l'autre. Cela on ne sait pas le faire. On bricole des

projets et on attache des bouts de financement d'un côté et, de l'autre, on parle de développement, de vision, de partenariat. L'argent, la vraie vie d'un côté, de l'autre, le rêve, le rêve de partenariat, de développement intégré, etc. On vit l'engagement social dans des univers de gestion bureaucratique en passe de devenir schizophrénique. Il est urgent de réconcilier la planification avec la réalité, avant que l'ombre de la fragilisation du lien social qui hante le devenir de notre société ne vienne trop assombrir notre avenir.

Michel Simard, octobre 2003